

LE MATIN DE PÂQUES DU 30 AVRIL

AOYAGI Risa

I Pâques le 30 avril

Dans «Noms de pays : le Nom» dont les dix premières pages sont appelées également la «Rêverie sur les noms de pays», le jeune narrateur rêve de Balbec, de Venise et de Florence qu'il n'a pas encore visitées.

L'attente du narrateur s'accroît lorsque le voyage imaginaire dans le Nord de l'Italie se trouve situé dans le Temps réel et dans un Espace précis grâce aux paroles prononcées par son père :

«Elles le devinrent encore plus pour moi, quand mon père en disant : «En somme, vous pourriez rester à Venise du 20 avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques», les fit sortir toutes deux non plus seulement de l'Espace abstrait, mais de ce Temps imaginaire où nous situons non pas un seul voyage à la fois, mais d'autres, simultanés et sans trop d'émotion puisqu'ils ne sont que possibles, — ce Temps qui se refabrique si bien qu'on peut encore le passer dans une ville après qu'on l'a passé dans une autre — et leur consacra de ces jours particuliers qui sont le certificat d'authenticité des objets auxquels on les emploie, car ces jours uniques, ils se consomment par l'usage, ils ne reviennent pas, on ne peut plus les vivre ici quand on les a vécus là ; [...].»¹

«[...] quand j'entendis mon père me dire : «Il

doit faire encore froid sur le Grand-Canal, tu ferais bien de mettre à tout hasard dans ta malle ton pardessus d'hiver et ton gros veston.» A ces mots je m'élevai à une sorte d'extase ; ce que j'avais cru jusque-là impossible, je me sentis vraiment pénétrer entre ces «rochers d'améthyste pareils à un récif de la mer des Indes» ; [...].»²

Grâce à ces passages, ces deux villes, Venise et Florence, ont pris soudainement une apparence de réalité.

Et pourtant, un monde mystérieux se cache derrière ces phrases apparemment concrètes. Nous allons en analyser une : «En somme, vous pourriez rester à Venise du 20 avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques.»

D'après cette phrase, le matin de Pâques tombe le 30 avril. Curieusement cependant car selon le calendrier, cela n'arrive jamais : Pâques est la fête célébrée le premier dimanche suivant la pleine lune de l'équinoxe de printemps, entre le 22 mars et le 25 avril. Il est donc impossible que la date de Pâques soit le 30 avril.

Pourquoi l'écrivain a-t-il donné cette date ? Se serait-il trompé ? Ne connaissait-il pas la date précise de Pâques ? Ou y aurait-il une autre explication ?

II Voyage en Italie

Dans un premier temps, nous avons consulté le calendrier pour préciser la date de Pâques à l'époque de Proust. Le calendrier ne cache-t-il pas quelque facteur qui aurait suggéré cette fausse date à Proust ? (L'année du voyage en Italie coïncidait avec la période où Pâques tombait très tard, vers la fin d'avril, etc.)

La chronologie de Kolb nous informe que ce serait entre le 28 avril (ou le 5 mai) et la fin de mai que Proust aurait voyagé pour la première fois en Italie et que presque tout son séjour se serait déroulé à Venise³. Marie Nordlinger a fait allusion dans la préface de la correspondance au jour de l'arrivée de Marcel à Venise :

«Par une radieuse matinée de mai, nous vîmes, en effet, ma tante, Reynaldo et moi, arriver à Venise Marcel et sa mère.»⁴

«Une radieuse matinée de mai» n'est pas éloignée du 30 avril. Il est donc possible que les propos tenus par le père soient venus de l'expérience de l'écrivain lui-même. Proust a glissé cette date précise dans la page pour reproduire un effet du moment où se réalise une rêverie, et il y a effectivement réussi.

Et pourtant, il va de soi que le voyage romanesque ne correspond pas précisément au voyage réel puisque la date de Pâques de cette année 1900 tombe le 15 avril.

Il est d'ailleurs certain, selon la lettre adressée à Léon Yeatman, que Proust avait le projet d'aller à Florence.

«On me dit — je sais peu ma géographie et fais de temps en temps des découvertes de ce genre — que Venise n'est pas plus loin de Florence que Florence ne l'est de Milan. Je vous fais donc la proposition suivante. Venez

donc passer un jour ou deux à Venise (les trajets de Milan à Venise et de Venise à Florence de votre femme et de vous, probablement non compris dans votre «circulaire» étant à la charge de mon «fonds d'épargne pour le voyage» et votre hôtel de Venise ne vous coûtera pas plus cher qu'il ne vous coûterait à Florence. Après un jour ou deux de Venise vous allez à Florence d'où vous êtes aussi près que vous en auriez été à Milan vous avez au lieu de dix jours à Florence, huit. Enfin il me semble que cela doit vous être à peu près pareil. De mon côté, si je suis entrain et bien portant, je vous suivrai peut-être à Florence (incertain), peut-être pas. Mais en tout cas j'enverrais un mot à Reynaldo pour qu'il vienne passer ces deux jours à Venise avec nous (il m'a dit qu'il viendrait peut-être), je n'ose promettre car s'il ne venait pas, je ne veux pas vous avoir trompé et s'il venait à Venise, comme ce serait son chemin pour revenir à Rome, vous auriez grande chance pour qu'il vienne avec vous à Florence qu'il désire beaucoup voir. Dites-moi par un petit mot ce que vous penseriez de cet arrangement et dans tous les cas si votre départ était par hasard changé de jour soyez assez aimable pour m'en avertir.» [Peu avant le 4 mai 1900]⁵

On ne sait si Proust a visité Florence cette occasion ; il y a probablement renoncé. Mais il semble que son premier séjour en Italie soit plein de la lumière printanière de la saison de Pâques.

Le trajet de Venise à Florence que Proust a organisé dans la lettre adressée à Yeatman, l'atmosphère printanière des vacances de Pâques, les deux vont de pair pour que le père du narrateur tienne le discours que nous répétons :

«En somme, vous pourriez rester à Venise du 20 avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques».

Mais pourquoi faut-il que le 30 avril, date impossible, ait été choisi ? Y aurait-il quelque chose qui empêcherait de prendre une autre date ?

III Remonter à la source

Nous allons remonter à la source pour vérifier quand et quelle étape cette date a été inscrite. Ne serait-elle qu'une simple coquille ?

Consultons premièrement le Cahier 32 recueilli dans la *Pléiade*.

«[...] je me disais qu'en arrivant à Florence, le matin de Pâques, je verrais, sur un fond d'or comme dans une annonciation de l'Angelico, "les champs de l'Arno dédiant leurs purs lys, sous le soleil de la Résurrection, à Sainte-Marie-des-Fleurs" [...]"⁶

Comme nous l'avons déjà suggéré plus haut, ce n'est pas son père mais le narrateur qui imagine la scène d'arrivée à Florence. L'origine remonte plutôt à la pensée de l'auteur lui-même. Mais, cette étape, la date du 30 avril n'apparaît pas et on trouve simplement l'expression : «le matin de Pâques ».

Tandis que nous retrouvons la même expression dans la Dactylographie :

«[...] en somme vous pourriez rester à Venise du 20 Avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques.»⁷

La date aurait été insérée entre le Cahier 32 et la Dactylographie. Nous allons donc faire une

recherche en ordre dans les manuscrits : Cahiers 32, 64, 37, 38, 13, 20, 21, 24, 23 et Fragments du *Temps perdu*.

Dans le Cahier 32, c'est la mère du narrateur qui aborde le sujet de la gondole du Grand Canal.

Dans le Cahier 64, nous trouvons un chapitre qui s'intitule «Les jours saints et Florence». Dans ce chapitre, les Pâques de Combray, saison de gel, s'opposent à celles de la Florence printanière. On trouve les mots la «semaine sainte» à 27 r° et la «Résurrection à Florence» à 28 r°, mais nous n'arrivons pas encore à la date précise.

Dans le Cahier 65, le mot «gondole » est prononcé par la mère du narrateur, et «en arrivant le matin de Pâques à Florence», prononcé par le narrateur lui-même. Les Cahiers 37, 38 et 13 ignorent le sujet de Pâques.

Et enfin, dans le Cahier 20, nous trouvons la phrase : «Vous pourriez rester à Venise du 20 Avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques», clairement écrite de la main de Proust.

«[...] quand mon père en disant en somme vous pourriez rester à [Flor *biffé*] Venise du [21 *corrigé en* 20] Avril au 29. [et arriver à Florence *add.*] [15 lignes *biffées*] [dès le matin de Pâques, *add.*] les fit sortir [...]"⁸

Cela n'est ni une coquille ni une faute de copie. C'est Proust lui-même qui a écrit en lettre majuscule «Avril» de sa propre main. Il n'évoque pas le voyage en Italie dans les Cahiers 21, 24, 23 ni dans les Fragments du *Temps perdu*. Cependant cette date a été transcrite dans la Dactylographie.

Nous revenons à la même question. Proust ignorait-il la date de Pâques ? Aurait-il choisi

sciemment cette date ? Ou bien, y aurait-il une autre solution ?

IV «Vacances de Pâques»

Le chapitre de «Noms de pays : le Nom» que nous consultons actuellement a été écrit entre 1910 et 1913. Il a paru en 1913, constituant la troisième partie de *Du côté chez Swann*. Cette même année, Proust a publié un article dans le *Figaro*, «Vacances de Pâques», recueilli plus tard dans la *Chronique*. L'article est constitué à partir de fragments de «Noms de pays : le Nom», que Proust a reclassés librement et enrichis de quelques éléments nouveaux.

Dans cet article, Proust a parlé d'une année où son père aurait décidé de passer les vacances de Pâques à Florence.

«[...] ; toutes celles de Florence me semblaient devoir être parfumées comme des corolles, peut-être à cause de Sainte-Marie-des-Fleurs. Si j'avais été plus attentif à ma propre pensée, je me serais rendu compte que chaque fois que je me disais, «aller à Florence», «être à Florence», ce que je voyais n'était nullement une ville, mais quelque chose d'aussi différent de tout ce que je connaissais que pourrait être, pour une humanité, dont la vie tout entière se serait écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille inconnue, un matin de printemps.»⁹

«Mais les livres étaient encore moins émouvants pour moi que les guides et les guides que l'indicateur des chemins de fer. Mon trouble, c'était en effet de penser que cette Florence, que je voyais devant moi,

proche mais inaccessible, dans mon imagination, je pourrais l'atteindre, par un biais, par un détour, en prenant la «voix de terre». Je ne pus plus contenir ma joie quand mon père, tout en déplorant le froid, commença à chercher quel serait le meilleur train et quand je compris qu'en pénétrant après le déjeuner dans l'antré fumeux, dans le laboratoire vitré de la gare, en montant dans le wagon magique qui se chargerait d'opérer la transmutation tout autour de nous, nous pourrions nous éveiller le lendemain au pied des collines de Fiesole, dans la cité des lis :
[...].»¹⁰

Nous pouvons visualiser dans ce passage l'Italie que Proust n'a pas encore visitée : une Italie printanière en pleine floraison.

Et, dans les phrases suivantes, on voit la date du 29 :

«En somme, ajoute mon père, vous pourriez arriver à Florence dès le 29 ou même, le matin de Pâques», faisant ainsi sortir cette Florence non plus seulement de l'Espace abstrait, mais de ce Temps imaginaire où nous situons non pas une seule villégiature, mais d'autres simultanées pour la faire entrer dans une semaine particulière de ma vie (semaine commençant le lundi) [...]»¹¹

La date est précisée ici, mais nous ne pouvons pas décider si cette date du 29 est celle du 29 mars ou celle du 29 avril. Si c'est le 29 avril, il n'est pas sûr que la date de Pâques se situe avant ou après le 29. En conséquence, nous ne pouvons pas être certains que ce soit le 30 avril.

Nous rencontrons encore les phrases

suivantes :

«Enfin j'atteignis le dernier terme de l'allégresse, quand j'entendis mon père me dire : "Il doit encore faire froid le soir au bord de l'Arno, tu feras bien de mettre, à tout hasard, dans la malle, ton pardessus d'hiver et ton gros veston."»¹²

Les vacances de Pâques à Florence étant le sujet de l'article, l'épisode de la gondole à Venise est remplacé par celui au bord de l'Arno à Florence.

L'article date du 25 mars 1913. Cette année-là, Pâques tombe assez tard, le 23 avril. À l'époque où il écrivait «Noms de pays : le Nom» et «Vacances de Pâques», Proust aurait eu moins d'hésitation à situer Pâques à la fin d'avril. Peut-être qu'il s'est laissé influencer par la date assez tardive de Pâques cette année-là. Par ailleurs, puisque la date n'est pas précisée, Proust hésiterait donner la date de Pâques après le 29 avril. Et pourtant, au moment de l'article, il n'y a pas de problème, il n'y a pas d'erreur manifeste, si bien que les lecteurs ne font pas de réclamation à cause de cette date. Cependant, le matin de Pâques tombe le 30 avril dans le passage de «Noms de pays : le Nom» d'*À la recherche du temps perdu*. C'est explicitement une erreur. Nous trouvons un peu curieux que cette sorte d'erreur n'ait pas encore été relevée compte tenu de la situation actuelle de la recherche proustienne. Le problème que nous envisageons est-il un détail sans importance ?

V Relecture du texte définitif

Revenons au texte définitif. La Notice de

la *Pléiade* met en relief le contraste entre le Nord et l'Italie, qui s'observe à partir du Cahier 3 en 1908. L'image tempétueuse et hivernale de Balbec (c'était, en effet, la Normandie ou la Bretagne dans les Cahiers) s'oppose à celle de l'Italie douce et printanière. Nous allons ensuite vérifier cette symétrie pour trouver une issue au problème que nous avons soulevé.

Legrandin dépeint le site de Balbec :

«[...] "ces côtes funèbres, fameuses par tant de naufrages qu'enveloppent six mois de l'année le linceul des brumes et l'écume des vagues." "On y sent encore sous ses pas, [...], bien plus qu'au Finistère lui-même [...], on y sent la véritable fin de la terre française, européenne, de la Terre antique. Et c'est le dernier campement de pêcheurs, pareils à tous les pêcheurs qui ont vécu depuis le commencement du monde, en face du royaume éternel des brouillards de la mer et des ombres."»¹³

L'origine de ces phrases remonte à un passage d'Anatole France comme nous allons le montrer. À mesure que les yeux s'ouvrent aux architectures du gothique normand de ce pays, le fantasme du narrateur s'accroît de plus en plus. On retrouve le mot «Enfer» dans le texte où la Bretagne infernale s'oppose à l'Italie paradisiaque.

Voyons l'Italie paradisiaque dans les citations ci-dessous :

«Mais l'approche des vacances de Pâques, quand mes parents m'eurent promis de me les faire passer une fois dans le nord de l'Italie, voilà qu'à ces rêves de tempête dont j'avais été rempli tout entier, ne souhaitant voir que des

vagues accourant de partout, toujours plus haut, sur la côte la plus sauvage, près d'églises escarpées et rugueuses comme des falaises et dans les tours desquelles criaient les oiseaux de mer, voilà que tout à coup les effaçant, leur ôtant tout charme, les excluant parce qu'ils lui étaient opposés et n'auraient pu que l'affaiblir, se substituait en moi le rêve contraire du printemps le plus diapré, non pas le printemps de Combray qui piquait encore aigrement avec toutes les aiguilles du givre, mais celui qui couvrait déjà de lys et d'anémones les champs de Fiesole et éblouissait Florence de fonds d'or pareils à ceux de l'Angelico.¹⁴

«Même au printemps, trouver dans un livre le nom de Balbec suffisait à réveiller en moi le désir des tempêtes et du gothique normand ; même par un jour de tempête le nom de Florence ou de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs.»¹⁵

«Et quand je pensais à Florence, c'était comme à une ville miraculeusement embaumée et semblable à une corolle, parce qu'elle s'appelait la cité des lys et sa cathédrale, Sainte-Marie-des-Fleurs.»¹⁶

«[...] je me sentais heureux. Je l'étais pourtant davantage quand, sorti pour une course, marchant vite à cause du temps qui, après quelques jours de printemps précoce était redevenu un temps d'hiver (comme celui que nous trouvions d'habitude à Combray, la Semaine Sainte) [...] je pensais que déjà le Ponte Vecchio était jonché à foison de jacinthes et d'anémones et que le soleil du printemps teignait déjà les flots du Grand

Canal d'un si sombre azur et de si nobles émeraudes qu'en venant se briser aux pieds des peintures du Titien, [...]»¹⁷

En entendant le nom de Florence, le héros se représente le «Ponte Vecchio jonché à foison de jacinthes et d'anémones». L'image s'associe à la pleine saison du printemps, fin avril. Proust n'a-t-il pas consciemment adopté la date du 30 avril ?

Comme nous l'avons vu ci-dessus, la saison de Pâques à Florence est comparée non seulement à celle de Balbec mais aussi à celle de Combray : «le printemps de Combray qui piquait encore aigrement avec toutes les aiguilles du givre» où il fallait marcher «à cause du temps qui, après quelques jours de printemps précoce était redevenu un temps d'hiver (comme celui que nous trouvions d'habitude à Combray, la Semaine Sainte)». Dans les Cahiers 32 et 20, la Semaine Sainte si froide à Combray s'oppose également à celle de l'Italie en floraison.

Il est donc probable que Proust a choisi consciemment la date du 30 avril. Cependant cela reste un mystère. Il arrive parfois que les choix de Proust ne soient pas raisonnables. Mais, grâce à cette date précise mais impossible, le texte s'éloigne du temps réel pour acquérir le temps fictif du roman. Il existe, de plus, un autre motif qui corrobore notre argumentation.

VI *Le Lys rouge* d'Anatole France

En recherchant les sources de l'œuvre proustienne, nous arrivons souvent au nom de Ruskin. Nous savons que l'expérience ruskinienne excite la rêverie de Proust sur Venise et Florence.

Mais, en même temps, il arrive également

que d'autres sources se soient insérées dans le contexte. On voit *Le Chevalier des Touches* de Barbey d'Aurevilly dans le Cahier 29, le *Tableau de la France* de Michelet, le *Cabinet des Antiques* de Balzac et les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand dans le Cahier 32. La Notice de la *Pléiade* signale qu'«À mesure que Proust élabore la rêverie onomastique en théorie, les références livresques deviennent encombrantes. Aussi s'attache-t-il dans les fragments tardifs du Cahier 32 à amoindrir le rôle de la lecture. Le héros, en outre, ne lit plus seulement des textes littéraires : un guide, une carte ou un plan éveillent aussi bien son imagination. Le texte définitif garde finalement pour seule référence *La Chartreuse de Parme*.»¹⁸ Mais il est évident que les citations, les références, les allusions ne disparaissent pas dans ses écrits comme le prouve l'exemple de Ruskin.

Par exemple, les éditions Folio, Flammarion et Bouquín indiquent *Le Lys rouge* d'Anatole France comme source de la citation précédemment indiquée : «celui qui couvrait déjà de lys et d'anémones les champs de Fiesole et éblouissait Florence de fonds d'or pareils à ceux de l'Angelico», de même que de celle-ci : «même par un jour de tempête le nom de Florence ou de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs.»

Les héros du *Lys rouge* d'Anatole France se trouvent à Florence. C'est au premier jour de mai, *Primavera*.

«Florence est vraiment la ville de la fleur, et ce n'est pas tort qu'elle porte le lys rouge pour emblème. C'est fête aujourd'hui [...] nous sommes au premier jour de mai, à *Primavera* [...] la fête de la Fleur.»¹⁹

Le Lys rouge est le seul roman d'amour d'Anatole France, publié en 1894. L'héroïne séjourne dans une villa sur la colline de Fiesole. Une histoire d'amour commence par la scène déjà citée. Il est certain que Florence au temps de *Primavera* joue un rôle inestimable pour Proust rêvant de la ville qu'il n'a pas encore visitée. Le narrateur rêve ainsi de Florence, le premier mai, à *Primavera*. De même retentissent dans le cœur du narrateur les mots de son père : «En somme, vous pourriez rester à Venise du 20 avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques.»

Certes, nous ne voyons ni le nom d'Anatole France, ni «*Primavera*» du premier mai, ni la «fête de la Fleur» dans le texte. Mais il est invraisemblable que Proust, qui a rêvé de voyage en Italie, qui a enfin réalisé son rêve en 1900 et qui a rédigé la partie du «Nom» des «Noms de pays», ait oublié sa lecture de jeunesse. Signalons, par ailleurs, que le mot «lys», emblème de la ville de Florence, est répété dans le passage du texte définitif et que «Fiesole», colline de Florence, a sa place dans ces pages. Nous entrevoyons la scène du *Lys rouge* d'Anatole France en toile de fond des images paradisiaques des passages proustiens.

Les éditions qu'on a citées plus haut nous donnent pour source de la description du Balbec tempétueux une autre œuvre d'Anatole France, *Pierre Nozière*, dont le chapitre «En Bretagne» a été publié entre 1891 et 1895. La publication du *Lys rouge* se situe effectivement en 1894. Il nous semble que ces deux œuvres, *Pierre Nozière* et *Le Lys rouge*, se font pendant au cœur de l'œuvre proustienne pour étayer l'image de l'Enfer et celle du Paradis. *Les Pierres de Venise* de Ruskin a introduit le jeune Proust en Italie ; et son obsession de la Florence printanière et du matin de Pâques doit particulièrement aux *Matins* à

Florence du même écrivain. Mais, en même temps, Anatole France a été un des auteurs les plus appréciés du jeune Proust et nous ne pouvons pas ignorer la présence de ses œuvres, à l'intérieur de la symétrie entre le Nord et l'Italie et sur le fond du contraste composant «Noms de pays : le Nom».

Proust a dû avoir une hésitation avant de situer le matin de Pâques un premier mai et à faire dire clairement au père du narrateur : «le 30 avril, le matin de Pâques». Mais, quoi qu'il en soit, d'après le contexte, le 30 avril serait le jour de Pâques et le lendemain, le premier mai, fête de la Fleur : *Primavera*.

Les propos de son père mènent le narrateur à rêver de Florence au printemps. Ils incitent Proust à rêver la colline en floraison de Fiesole et la Florence de *Primavera*. Bien que la date soit en réalité impossible, le matin de Pâques devait tomber dans le roman le 30 AVRIL.

- 1 Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu I*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987. Abréviation: *Sw.*: *Du côté de chez Swann. I, Sw.*, p.385. (Souligné par nous.)
- 2 *Ibid.*, p.386.
- 3 Marcel Proust, *Correspondance de Marcel Proust 1896-1901*, Tome II, Texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, p.30.
- 4 Marcel Proust, *Lettres à une amie, recueil de quarante et une lettres inédites adressées à Marie Nordlinger, 1899-1908*, p.IX.
- 5 Marcel Proust, *Correspondance de Marcel Proust 1896-1901*, Tome II, pp.396-397.
- 6 I, *Sw.*, Esquisse LXXVII « Cahier 32 », pp.954-955.
- 7 Naf.16732., Dactylographie de « Noms de pays », « première dactylographie », f°14. Voir Document 1.
- 8 Naf.16660, Cahier 20, 14r°-15r°. Voir Documents 2.
- 9 Marcel Proust, «Vacances de pâques» dans *Chroniques*, Gallimard, 1927. p.108.
- 10 *Ibid.*, pp.110-111.
- 11 *Ibid.*, p.111.
- 12 *Ibid.*, p.111.
- 13 I, *Sw.*, p.377.
- 14 *Ibid.*, p.379.
- 15 *Ibid.*, p.380.
- 16 *Ibid.*, p.381.
- 17 *Ibid.*, p.384.
- 18 *Ibid.*, p.1254.
- 19 Anatole France, *Le Lys rouge* dans *Œuvres II*, Gallimard, 1987, p.465.

